

La Belle Aux Gants Noirs

FEUILLETON DE L'ABEILLE

Evidemment, elle avait le désir de tendre ses mains au jeune homme, mais elle ne voulait ni ne pouvait lâcher tous ses colis. Alors, bravement, elle dit :

—Voulez-vous m'embrasser ?
—Je crois bien ! fit Marc en mettant sur ses larges joues deux gros baisers sonores. Puis, se tournant vers Rosen, il pâlit, pris d'une crainte. Cependant, les sentiments de tendresse et de douleur qu'il éprouvait étaient si violents, qu'il les crut contagieux ; il tendit ses deux mains vers la jeune fille en murmurant : « Adieu ! »

Rosen rougit, baissa les yeux et recula, les mains toujours enfouies dans les poches où elles semblaient vivées.

—Pardonnez-moi, fit Marc en reculant à son tour.

Rosen courba la tête sous le reproche muet de ces yeux où brusquement une flamme de colère avait passé, tarissant ses larmes ; elle suivit sa tante vers le train sans retourner la tête.

Marc demeura quelque temps immobile, puis soudain il fit volte face et s'enfuit en courant.

—Quelle fille est-ce donc ? pensait-il. Me faire cette jeune inutile et stupide après m'avoir montré tant de sympathie ! De deux choses l'une : ou bien elle ne sent rien, ne comprend rien et n'est qu'une prude bigote et sottise ; ou bien elle me hait et s'amuse à me tourmenter tout en essayant sur moi le pouvoir de ses charmes. C'est un manège indigne ; elle est mauvaise et son esprit est à la fois puéril et dépravé. Un odieux soupçon projette son ombre sur la sainte union de nos âmes d'artistes faites pour se compléter et s'unir dans la communion du même idéal. Au fond de cette enfant délicieuse, de cette artiste de génie, il n'y a qu'une dévote vicieuse souillant d'intentions mauvaises l'acte le plus simple, le plus naturel.

Et tout en roulant ces pensées, il fuyait, déçu, furieux, indigné, et malgré lui cette phrase de Musset bourdonnait dans sa mémoire et l'obsédait : « Donne-moi ta main, Camille ! que crains-tu de moi ? Tu ne veux pas qu'on nous marie ; est-ce une raison pour nous haïr ? »

De leur côté, les voyageuses, installées dans le wagon, face à face, les sacs et les paquets très soigneusement rangés dans les filets, éprouvaient un indicible besoin de recueillement, de solitude et de silence. Toutes deux ressentaient des émotions diverses mais également intenses, que, pour la première fois de leur vie, elles ne souhaitaient pas d'échanger.

Tante Rose savourait avec une ivresse égoïste la certitude du bonheur dont son inquiétude avait douté jusque-là ; et son âme, longtemps meurtrie, s'élevait vers le Dieu qui la consolait dans un indicible élan de reconnaissance. Ce départ marquait dans sa vie la séparation définitive, du moins elle le croyait, entre la période douloureuse et néfaste laissée en arrière et le bonheur paisible toujours vivant aux côtés de Bretagne. En outre, elle sentait que, dans cette patrie reconquise, elle et son enfant seraient à l'abri non seulement des soucis matériels, mais encore des périls possibles dans la source, partout ailleurs, bruisaient, menaçante et inépuisable.

Chaque tour de roue, chaque mouvement du wagon les rapprochait de cette citadelle inexpugnable où la jeunesse de Rosen serait à l'abri des tentations de l'amour et des cruelles déceptions qu'entraînerait pour elle une passion partagée ; où toutes deux pourraient vivre dans la paix heureuse d'une aisance suffisante, hors de portée des coups dont elle avait saigné, et de ceux, pires encore, que vaguement, et sans pouvoir préciser, son instinct maternel se prenait parfois à redouter. La page sanglante et désolée de sa vie allait être arrachée, jetée au vent de l'oubli ; le passé, ce serait désormais le temps lointain et romanesque des aïeux, ou le temps plus proche de l'enfance de Pierre ; le présent et l'avenir, ce serait l'existence calme et pieuse de deux honorables bourgeoises d'Auray.

Est-il possible d'avoir sur terre un sort meilleur ?
Voilà ce que pensait tante Rose ; mais pouvait-elle expliquer ces choses à Rosen qui semblait plongé dans une si absorbante rêverie ?
A vrai dire, celle-ci eût été in-

capable de répondre aux effusions de sa tante, parce que les sentiments qu'elle éprouvait, d'un tout autre ordre, étaient à la fois trop vifs pour être dissimulés sous les banalités d'une conversation vague, et trop troublés pour être analysés et décrits. Que sa passion il donc en son âme ? Qu'il ne savait-elle plus y lire ses propres pensées, ou ne l'osait-elle pas ? Elle en était réduite à glisser un regard timide dans les replis assombris de sa conscience, comme un enfant sonde l'obscurité dans laquelle il redoute d'apercevoir des spectres. L'image de Marc d'Roeder la hantait : aucune résolution, aucun effort, nulle prière de venait à bout de l'en débarrasser ! Pourtant, elle ne voulait pas confesser qu'elle l'aimait. Elle ne devait, ne pouvait jamais aimer. C'était la fatalité de sa vie. Toujours elle l'avait su, toujours elle s'y était résignée, rien était changé depuis qu'elle connaissait Marc de Roeder. Donc, elle n'aurait le plaisir et le souci des deux châtelaines.

Mais, bientôt, Rosen s'en desintéressa. La vie régulière et monotone, vide d'incidents quelconques, prit son cours silencieux que rien ne troublait. Une paix l'enveloppa, si profonde, si absolue, que parfois elle s'en étonnait, n'y pouvant croire et redoutant de la voir brusquement interrompue, ou la souhaitant presque !

Tante Rosen jouissait largement et sans arrière-pensée de son bonheur, de son indicible et parfait bonheur ! repassant ses yeux de toutes les choses retrouvées, errant voluptueusement dans sa maison, dans sa basse cour, dans son verger, dans sa ferme ; ravie de pouvoir monter, le dimanche, dans la rude carriole qui la conduisait à la messe ; ravie de revenir au logis, ramenant quelques vieux amis d'autrefois avec lesquels elle avait renoué connaissance ; ravie des mets qu'elle mangeait, du cidre qu'elle buvait, du langage qu'elle entendait ; ravie de tout, enfin !

Rosen, très douce, souriante, sensible assurément au charme du pays, profondément heureuse du bonheur de sa tante, gardait au fond d'elle-même une tristesse dont la cause échappait à toutes les investigations, trichassait que se reflétait dans ses gestes, dans ses regards, dans son attitude, dans le ton de ses paroles, dans ses longs silences surtout et dans l'altération croissante de son visage. Sa santé, que l'air salin, la saine nourriture, l'exercice eussent dû rendre florissante, semblait s'affaiblir et périr. Elle s'étiolait comme une plante brusquement transportée dans un sol trop rude ; de jour en jour, sa nervosité devenait plus aiguë ; parfois elle riait sans raison ; plus souvent elle pleurait sans motif.

—Qu'as-tu ? demandait sa tante étonnée et inquiète.

Elle répondait :

—Je n'ai rien ; c'est l'orage, c'est le temps, c'est l'air, c'est la pluie, je ne sais pas.

Et plutôt que de s'expliquer davantage, elle fuyait, disparaissant pendant de longues heures.

Elle semblait prise d'un insurmontable besoin d'agitation physique ; sous prétexte de voir le pays, elle entreprenait chaque jour, n'importe par quel temps, des courses très longues. Elle partait dès le matin, toujours seule, enveloppée dans une sorte de blouse imperméable, serrée à la taille et munie d'un capuchon. Elle gagnait le golfe et, du haut de la falaise, elle regardait longuement dans le lointain comme si elle eût voulu compter les vagues ou les files qui dressaient au dessus des flots leurs têtes vertes.

Ses yeux suivaient les mouettes dans leur vol capricieux, les barques dans leurs bordées, les nuages dans leurs courses ; puis elle revenait, marchant d'une pas rapide, indifférente au soleil, au vent, à la pluie, aux ornières des chemins, aux sillons des champs, aux ronces des fourrés.

Elle allait, toute droite, mince comme un enfant dans son costume, et bien presque toujours vagues, et s'en vint occupée à suivre le cours de ses pensées errantes qu'à découvrir les beautés du paysage ou les accidents de la route qu'elle prétendait chercher à connaître.

D'autres jours, elle s'enfermait dans le salon ou dans sa chambre, priant qu'on la laissât seule ; alors elle ouvrait le manuscrit de Marc de Roeder, étudiant le rôle de Kali, l'apprenant, s'en pénétrant comme si le serment qu'elle avait fait de ne pas le créer était oublié.

Sa tante, inquiète, l'interrogeait sans cesse, l'épiait, la suppliait de lui ouvrir son cœur, offrant même, dans son abnégation, de rentrer à Paris si la nostalgie de la musique et du succès était la cause de ce désarroi physique et moral.

—A quel bon ? répondait Rosen. Ne serai-je pas toujours et partout ce que je suis ? Le mal dont je souffre a-t-il d'autre remède que la résignation, le sacrifice ? Laissez-moi souffrir laissez-moi lutter ; attends et prie, voilà tout !

Un jour, elle dit :

—Je songe souvent, en avançant dans la vie, que mon père a été béni de Dieu.

LA ROSE BLANCHE



Le film "La Rose Blanche" qui doit être présenté au public ces jours-ci nous intéresse parce qu'il a été "tiré" près de la Nouvelle-Orléans. C'est dans le jardin qui entoure la magnifique vieille habitation de Mr. Weeks, le peintre bien connu, qu'en furent les décors.

—Peux-tu prouver une pareille folie ? se récria tante Rose.

—Mourir jeune, reprit gravement Rosen, après avoir traversé la terre en suivant obstinément son rêve ; sentir son âme s'évaporer avec les illusions qui la charmaient ; franchir vite une courte étape, les yeux au ciel et le cœur plein de chimères, voilà le bonheur !

—Le bonheur, ma chère enfant, c'est la résignation aux volontés insupportables du souverain maître ; le devoir, c'est de repousser toute chimère et de demeurer ferme dans la réalité, fût-elle banale ou cruelle, sans poursuivre ce qu'on peut atteindre, sans chercher à se débarrasser du fardeau qui nous est imposé. Ton père eut tort de ne pas se résigner !

A ces mots, Rosen sentit que sa douleur était percée à jour par la tendresse perspicace de sa tante. Elle courba la tête et pleura ; puis, dans un mouvement de révolte, elle maudit la vie qui lui avait été conservée alors qu'elle mourir toute petite elle eût évité tant de souffrances !

Mais, soudain, elle était contrainte d'ajouter : « Et cependant, si je souffre, c'est parce que je m'éloigne de lui ! Que faire ? Si le Dieu qui m'a frappée ne vient à mon aide, n'écarte la coupe dans laquelle il m'interdit de boire et que je sens frémissante, à portée de ma lèvre, dans quel abîme vais-je rouler ? "Epoque ne puis, aimante ne daigne, chrétienne suis !" Cette devise, que son esprit façonnait en se jouant, elle la prononçait à pleines lèvres, de toutes ses forces, de toute son énergie, comme pour la graver en traits profonds dans son cœur et jusque sur son front. Elle ajoutait : "Je suis comme l'héroïne de son opéra, la pauvre princesse Kali ; je ne goûterai l'amour que dans la mort ! »

Et le train poursuivait sa marche, traversant les campagnes, s'arrêtant aux villes, roulant sur les fleuves, sous les monts, parmi les vallées, sans que rien parvint à distraire les deux voyageuses de leurs pensées contraires.

Parvenues au terme du voyage, elles durent demeurer d'abord à Auray et s'installer provisoirement à l'hôtel. Les formalités du rachat et de la prise de possession de Kerlo furent promptement remplies ; les préparations et l'eménagement ces meubles ne tardèrent pas davantage. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés qu'elles pouvaient rentrer, l'une émue et radieuse, l'autre distraite toujours et préoccupée, dans leur familial manoir.

Il n'était point changé depuis vingt ans, ni l'œil d'un homme, ni ridée d'une gorge de plus, le gracieux debout entre son petit bois de chères et son rastaïque jardin. Il avait fidèlement gardé, sans tache et sans déchirure, sa robe de pierres lisses vernissées par le vent et la pluie, et l'incomparable reflet de poésie qu'avait mis en lui l'âme rêveuse de ses fondateurs. Il se dressait intact sous le ciel pâle, dans l'atmosphère saturée des émanations salines que le vent poussait à la mer prochaine, avec la solidité inébranlable des choses qui ne doivent pas périr. Il avait la couleur terne et triste que le soleil breton donne à tout ce qu'il éclaire, homme ou pierre, lande ou menhir.

Tante Rose y retrouvait sa jeunesse vivante, sa vie passée intacte et la trace de ses pensées, de ses joies, de ses rêves d'autant qu'ils s'étaient comme incrustés dans ces murs familiers, dans ces horizons si souvent contemplant, dans toutes ces choses vues à satiété et sur lesquelles le temps paraissait sans prise.

Quant à Rosen, elle s'étonnait de connaître si bien ces lieux où elle pénétrait pour la première fois, ou plutôt que les fidèles et multiples descriptions des longues soirées de Paris en avaient peu à peu gravé parfaitement l'image exacte en sa mémoire.

« C'était bien la haute tour carrée, percée d'innocentes meurtrières ; la porte cintrée, s'ouvrant sur le per-

ron de granit, et les deux vastes salles aux poutres saillantes, aux murs peints, aux fenêtres à petits carreaux bleuâtres, et les chambres tendues d'étoffes aux tons très doux que tante Rose lui dépeignait depuis quinze ans.

C'était bien le silence décrit, ce grand silence des êtres en face du tumulte des choses ; les hommes courbés et pensifs dans la tristesse des hameaux misérables, et, sous les rafales du vent, sous les averse frémissements, ces horizons majestueux et mystérieux empreints de mélancolique poésie.

C'était bien cette terre farouche et rude, tantôt dans sa nudité après, tantôt sous sa monotone parure de bruyères, et cette lande immense de menhirs et de dolmens ; puis plus loin, au pied de la falaise dont on atteignait le sommet en moins d'une heure, la mer, la mer infinie... soulevant son large sein battu des tempêtes et jetant aux nuages bas, aux rochers, aux grèves, sa plainte éternelle, ses flots d'écume, et parfois le reflet bleuâtre de ses gouffres clairs, quand un rayon de soleil, glissant entre deux nuées, s'oblissait à la caresser.

L'installation du mobilier rapporté de Paris fut aisée, d'abord parce qu'il était peu important, ensuite parce que chaque objet emporté jadis de Kerlo avant la vente n'avait qu'à rentrer à la place qu'il avait longtemps occupée et pour laquelle il avait été créé.

L'acquisition du manoir n'avait pas atteint la somme disponible ; et Rosen voulut se donner la joie bien nouvelle pour sa tante et pour elle de certaines améliorations qui augmentaient le charme et le confort de la maison sans en changer l'aspect ni l'ordonnance.

Parmi les meubles vendus aux acquéreurs de Kerlo et retrouvés intacts, comme le château même, Rosen avait eu plaisir à voir la vieille horloge qui marquait l'heure dans la grande salle, et la lourde table de chêne, derrière laquelle elle avait pu dissimuler la modernité criarde de son piano. Quelques tentures, des sièges, quelques bahuts découverts aux environs d'Auray avaient complété l'aménagement des chambres.

A Suivre

LES MARIAGES MANQUÉS

Depuis que notre grand-père Adam s'est mis en broûille avec le Créateur, avec Eve, avec tous les animaux et fut forcé d'abandonner son magnifique logement pour une malheureuse paille, les époux et les épouses n'ont pas cessé de se chamailler, de se quitter et de se racorder. Quelles sont les principales raisons qui poussent les maris à déserter leur femme et leur foyer et vice versa ? Elles sont légion, nous n'en donnerons qu'une dizaine : la brutalité des maris l'alcoolisme, la mauvaise tenue de maison, les enfants, la crise des logements et la vie chère, le légèreté des épouses, l'incompatibilité de caractères, le goût du changement et du vagabondage, la négligence de la hôte, les mariages contractés à l'impromptu, l'Autre Femme.

Dans quatre de ces cas, les torts sont pour l'homme ; dans les autres, ils retombent sur la femme. C'est ainsi du moins que raisonne l'homme. Une femme écrit cet article à notre place et tout serait changé ! Il est donc presque impossible de s'entendre sur un sujet aussi délicat.

La brutalité des maris, leur lâcheté, leur avarice, leur goût pour la "boisson forte" sont autant d'explications pour quantité de mauvais ménages. Inutile d'en dire long là-dessus.

Les femmes sont plus jalouses que les hommes parce qu'elles ont plus de raisons de l'être.

Combien existe-t-il de jeunes gens qui n'ont pas été invités dix années de suite à fêter le vingt et unième anniversaire de la même jeune fille.

PROVERBES TURCS

La bouche du sage est dans son cœur. Le cœur du fou est dans sa bouche.

Celui qui donne peu donne de son cœur ; celui qui donne beaucoup donne de sa fortune.

L'or est une terre jaune qui n'a pas de langue, mais là où il commence à parler, toutes les autres se taisent.

Le rossignol chante peu à peu dans sa cage.

Laissez l'ivrogne se renverser lui-même.

C'est Dieu qui fait le nid d'un oiseau aveugle.

L'art pour celui qui le connaît est caché sous un brin d'herbe ; pour celui qui ne le connaît pas, il est caché sous une montagne.

Quand le riche tombe par terre, on crie à l'accident ; si c'est un pauvre, on crie à l'ivrognerie.

La pauvreté est une chemise de feu.

Celui qui cherche un ami sans défauts reste sans amis.

UNE FEMME, PEUT-ELLE REFORMER UN HOMME ?
Un lecteur de "La Revue" demande comment il se fait qu'une femme puisse transformer un homme intelligent en un parfait imbécille ?

Le lecteur se trompe assurément. Jamais aucune femme dans l'histoire n'a réussi ce miracle. On a souvent vu des hommes faire des fous d'eux-mêmes pour une femme, mais la femme n'est qu'à la cause indirecte des folies commises. On a souvent vu un homme âgé et riche épouser une petite jeune fille de dix-sept ans et se croire aimé d'elle. Dans ce cas c'est l'homme lui-même qui se leurre en se croyant plus joli et mieux bâti que les petits jeunes gens de l'âge de sa femme. C'est le mari qui se donne la comédie et qui fait un fou de lui.

L'influence de la femme a été nulle de tous les temps sur le mari.

L'idée que l'homme se pétrifiait comme de la cire molle dans les mains de son épouse est absolument erronée et n'a été inventée par les hommes que pour expliquer leurs faiblesses et trouver une excuse à leurs erreurs.

LES FILMS HISTORIQUES

Le regretté président Harding s'intéressait personnellement aux films cinématographiques ou se trouve retracé glorieux le passé historique des Etats-Unis. Il avait formé le projet de constituer, à la Maison-Blanche, la collection complète de ces bandes.

Les films historiques américains se multiplient de jour en jour. Après Lincoln, Washington et le célèbre Charlot couvert, tire du roman d'Emerson Hough, Griffin, dont la Naissance d'une nation motiva une intervention de police à Paris, annonce une grande "production" intitulée : Amérique, où seront relatés certains épisodes romanesques de l'histoire du Nouveau Monde. D'autre part, un film en neuf chapitres retracera les plus célèbres exploits de "Buffalo Bill" en 1850 et 1870.

UN POUCE DE PLUIE

On voit souvent dans les bulletins météorologiques la phrase suivante : "La semaine dernière il est tombé tant de pouces de pluie." Savez-vous exactement ce que cela signifie ?

En lisant qu'il est tombé deux ou trois pouces de pluie dans une journée on ne se fait pas une idée de la prodigalité de la nature.

Un acre comprend 6,272,640 pouces carrés de superficie et un pouce de pluie représente, par conséquent, le même nombre de pouces cubes d'eau. Un gallon contient 27,272 pouces cubes d'eau et un pouce de pluie représente 22,622 gallons à l'acre, et comme un gallon d'eau pèse dix livres la pluie tombée sur un acre pèse 226,220 livres, soit plus de 113 tonnes.

En amour le sexe fort est représenté par les femmes.

Les Personnages Reels de Balzac

Dans le beau livre qu'il a consacré à Honoré de Balzac, Ferdinand Brunetiere remarquait, il y a une vingtaine d'années, combien les Mémoires qu'on a exhumés sur la Révolution et l'Empire, combien les recherches opérées dans les archives privées et les correspondances publiées à droite et à gauche, datant de la même époque, donnaient du crédit et de la valeur à ce que la Comédie Humaine. Loin d'être l'œuvre d'imagination un peu touffue et presque déréglée que d'aucuns supposaient, l'entreprise balzacienne, s'avérait, chaque jour davantage, comme la transposition d'une vérité exacte, comme la copie de vies vécues, d'existences réelles.

C'était là une observation parfaitement juste et que toutes les fouilles opérées depuis la mort du grand critique sont venues corroborer. Il est maintenant certain pour tout le monde que le répertoire des personnages de la Comédie Humaine, "cette concurrence à l'état civil," comme le proclamait fièrement son auteur, n'est pas un répertoire fantaisiste, mais la décalcomanie géniale, si l'on peut dire, d'une foule de gens connus ou inconnus. Balzac les a vus vivre devant ses yeux ou il a entendu conter leur histoire très proche de lui ou il a lu le récit de leurs exploits dans les comptes rendus des procès de son temps, mais il a travaillé sur de la "matière vivante" et non pas sur des abstractions.

Ces constatations que ne met plus en doute aucun balzacien nous ont amené à rechercher quels pouvaient avoir été les originaux de certains personnages de la Comédie Humaine et à dérouler leur histoire véritable. Ainsi il sera curieux, nous semble-t-il, de saisir les différences qui séparent le grand art de la vie.

Un des premiers romans de Balzac, celui qui forme en quelque sorte le chaînon intermédiaire entre les œuvres de jeunesse et la Comédie Humaine, ce sont les Chouans ou la Bretagne en 1799, daté de Fougères, août 1827 et dédié à Théodore Dablin.

Et, tout d'abord, l'auteur lui-même s'est trompé ou a été trahi par sa mémoire lorsqu'il a daté son manuscrit de 1827. En réalité, c'est en 1828, à l'automne, que les Chouans ont été commencés et achevés dans la maison du général baron de Pommerol, à Fougères. Le romancier, inconnu jusque-là—il n'avait guère signé ses œuvres qu'avec des pseudonymes—venait de passer par une crise terrible. L'échec de son entreprise d'imprimerie avec la catastrophe financière qui en fut la conséquence l'avait accablé. Il se sentait à la fois découragé et empli d'une immense ardeur au travail. Il avait besoin de quitter Paris et d'oublier dans le labeur forcé.

C'est alors qu'il songea au baron de Pommerol, un vieil ami de son père, et qu'il lui demanda l'hospitalité pour quelques semaines. "Un lit de sangle, lui écrivait-il, et un seul matelas, une table, pourvu qu'elle soit comme les quadrupèdes et non invalide, une chaise et un toit tout ce que je réclame." Le général lui répondit : "Venez." Et Balzac se transporta immédiatement à Fougères.

Enseveli dans le silence et l'abandon, cette petite ville était demeurée telle qu'avant la tourmente révolutionnaire. Les vieux nobles, les anciens chouans y avaient repris leur existence monotone, les anciens émigrés, les vieilles demoiselles, les gentilshommes terriens apparurent à Balzac en pleine vérité et en plein relief.

LE PAYS LE PLUS SAIN DU MONDE

Les statistiques de la province de Saskatchewan, pour 1922, montrent que la mortalité n'y été de 7,7 pour 1,000, soit le chiffre le plus bas qui ait été fourni non seulement pour le Canada, mais encore dans tous les pays de l'univers, quels qu'ils soient qui ont publié des statistiques à ce point de vue.

Le sous-secrétaire d'Etat à l'Hygiène publique dans la province de Saskatchewan, le docteur Maurice Macdonald Seymour, qui représente le Canada à la section de l'hygiène publique, à la Société des nations, a déclaré l'autre jour que, dans sa province, les efforts de la Ligue antituberculeuse avaient obtenu de tels résultats que "la question de la tuberculose pouvait être considérée comme un problème dès maintenant résolu."

LA DISTANCE DES ETOILES

Sir Frank-W. Dyson, l'astronome royal d'Angleterre, disait récemment que l'étoile la plus rapprochée de nous est 250,000 fois plus éloignée de la terre que le soleil. On n'a mesuré encore que la distance de quelques centaines des étoiles les plus proches.

Il y a de 1,000 à 2,000 étoiles situées à une distance maximum de 500 millions de millions de milles, et vingt étoiles sont à moins de 100 millions de millions de milles. Selon des calculs récents, il y a des étoiles deux ou trois et peut-être quatre mille fois plus éloignées encore, et des corps situés 7,000 millions de fois plus loin que notre soleil.

LA BIBLE DES MORMONS

Le manuscrit original du "Livre des Mormons," œuvre du principal fondateur de la religion mormone, est déposé dans la voûte d'une banque à Richmond (Montana).

Il a été écrit en 1829 et comprend environ 350,000 mots. Le papier en est devenu jaune et l'encre est maintenant très brune.

Depuis nombre d'années les autorisés de l'Eglise mormone ont essayé d'acquiescer ce livre pour lequel la somme de \$100,000 a été offerte ; mais celui qui en avait la garde, l'un des fondateurs de l'Eglise, a toujours refusé de s'en dessaisir, parce que, selon lui, la succursale de l'Utah désire y insérer une clause autorisant la polygamie, ce qui indiquerait, selon les fondateurs de leur religion, les Mormons ne doivent pas avoir plus d'une femme.

Le "Livre des Mormons" a été écrit sous la dictée du fondateur et appartient à un commerçant retiré des affaires qui fut l'un des trois témoins de la confection du manuscrit. Il se compose de 600 pages de papier écolier.

UNE HORLOGE A 95 CADRANS

Petrograd prétend posséder l'horloge la plus merveilleuse qui existe. Son colossal cadran a quatre-vingt-cinq faces qui indiquent simultanément l'heure pour trente différents points de la terre, le mouvement de la terre autour du soleil, les phases de la Lune, les signes du zodiaque, le passage sur le méridien de plus de cinquante étoiles de l'hémisphère nord et la date selon les calendriers grégorien, grec, musulman et hébreux. Après que les pièces détachées de cette horloge furent arrivées de Suisse, il fallut un travail de deux années pour les mettre en place.

Il y a quelque temps un horloger de Glasgow était chargé de réparer une montre plus remarquable que toutes celles qu'il avait vues en 42 ans ; elle se remontait d'elle-même quand on ouvrait, puis refermait le boîtier. Il fallait répéter cette opération huit ou neuf fois par jour pour remonter la montre complètement.

LA CRISE DU LOGEMENT

Le Comité chargé du rapport sur la question du logement à New-York signale plusieurs faits étonnants. Le prix de certains loyers ont été quintuplés, ce qui a eu pour résultat que les locataires s'arrangent entre eux pour habiter le même logement et y coucher à tour de rôle. Quatorze chambres dans une maison sont actuellement habitées par 42 personnes divisées en trois équipes de 14 heures.

Un grand nombre de propriétaires ont obtenu des augmentations de loyer en menaçant leurs locataires de permettre à des nègres d'habiter dans la maison. On cite aussi le cas des nègres qui ont été contraints de payer deux ou trois fois le loyer habituel pour trouver à se loger. Le rapport évalue à 165,000 le nombre des maisons ouvrières qu'il serait nécessaire de construire pour remédier à cette crise du logement.

Un paysan suédois, âgé de soixante-neuf ans est le père de trente-neuf enfants. Ce paysan s'est marié trois fois. Il a eu quinze enfants avec sa première femme, douze avec sa deuxième et douze également avec sa troisième.

Des caractères graves sur des os d'animacure, voilà la plus vieille forme d'écriture que l'on trouve chez les Chinois.

Si Affaiblie, elle ne pouvait que se trainer

Une dame de la Floride était dans une condition misérable, mais dit qu'elle trouva le Cardui bien utile et recouvra sa santé.

Blountsville, Floride—En expliquant comment elle découvrit la bonté du Cardui dans le retour d'âge, Mme Ella M. Bailey, de cette place, dit :

"Je devins si faible que je ne pouvais pas me remuer sans efforts. Je savais la cause, mais je ne pouvais pas me remettre.

"Je me trainais seulement et étais très nerveuse. J'étais sans repos et ne pouvais pas m'asseoir longtemps, et si faible que je ne pouvais pas me tenir debout. C'est un bien misérable malade.

"J'étais accablée et sans cœur. "Après un moment je me suis décidée qu'il n'y avait plus rien à faire, que cela ne valait pas la peine d'essayer de me guérir. Ceci n'est pas fait pour guérir quelqu'un, mais au contraire pour le rendre pire.

"J'avais entendu parler de Cardui et j'avais pensé que cela aurait pu me fortifier. Une de mes voisines l'avait employée avec de bons résultats.

"J'ai donc pris une bouteille (de Cardui) ; j'ai tout de suite senti que je n'étais plus si nerveuse. J'ai donc continué à en prendre.

"Un peu à la fois, mon état nerveux se remit, je commençais à mieux manger et à mieux dormir et ce n'était pas bien longtemps avant que j'étais tout à fait remise.

"Le Cardui a fait des merveilles pour moi et j'aime certainement à le recommander."

Des milliers de femmes ont écrit pour dire combien elles avaient été remplies en bonne santé par le Cardui et pour le recommander aux autres femmes.

Le Cardui a été employé extensivement depuis plus de 40 ans pour le traitement des malaises des femmes. Les bons pharmaciens, partout, vendent le Cardui, le tonique pour

CUNARD

En France en 6 jours ou moins, sur un des "Trois Géants" partant chaque Mardi pour Cherbourg—SERENGARI AQUITANIA MAURETANIA
Cortoisie. Confort. Cuisine par excellence.
Besoignes vous chez l'argent de la Cie Cunard
205 Rue St. Charles, Nouvelle-Orléans, Louisiane.

